

INDOCHINE-SUR-LOT FAIT PEAU NEUVE

Catherine Rollot, photos Estelle Fenech

Après la guerre d'Indochine, en 1956, 1 200 rapatriés ont été installés « provisoirement » dans un camp de Sainte-Livrade, dans le Lot-et-Garonne. Et puis l'oubli. Jusqu'à ce que, il y a peu, des logements neufs remplacent les baraquements.

De loin, le lieu dit du Moulin du Lot ressemble à un lotissement neuf ordinaire, avec ses petits pavillons ourlés de rouge et ses allées fraîchement tracées. Mais il suffit de s'approcher pour s'apercevoir qu'une autre histoire s'est écrite sur ces berges du Lot, à quelques kilomètres de Sainte-Livrade-sur-Lot (Lot-et-Garonne), un bourg d'un peu plus de 6 000 habitants. Là se dressent encore des dizaines de baraquements délabrés aux toits de tôle ondulée, marquée d'une lettre et d'un numéro peints. Ultimes témoins d'une histoire d'Indochine pleine de déracinement et d'abandon.

C'est ici, dans ce pays d'Agen, que sont arrivés, au printemps 1956, près de 1 200 réfugiés, dont 700 enfants. Couples mixtes, veuves de soldats ou de fonctionnaires français d'Indochine, fuyant la guerre et les communistes, furent accueillis, « provisoirement », sur l'emplacement d'une ancienne poudrerie. Puis, pendant près de soixante ans, la France oubliera ses enfants du Tonkin, d'Annam, de Cochinchine, du Laos et du Cambodge. Au fil des décennies, la vie s'organisa au Centre d'accueil des Français d'Indochine, le CAFI. Aujourd'hui, le camp d'origine est en pleine rénovation et, à l'heure des pelleuses, les rapatriés d'Indochine sont partagés entre nostalgie et fatalisme.

Assise sur son canapé, Thi Ly Weiss reçoit comme tous les jours la visite de sa fille Jacqueline. M^{me} Weiss fait partie de la petite vingtaine d'« ayants droit » encore en vie sur la centaine de personnes hébergées au CAFI. Ces « mamies », comme on les appelle ici, vivent là depuis 1956 et sont prioritaires pour un relogement. M^{me} Weiss vient de déménager. Sa fille l'a réinstallée « dans du neuf ». Quasiment rien ne vient du baraquement. Juste un peu de vaisselle et quelques photos.

LA VIE QUI BASCULE

Le bâtiment N, puis le Z, a servi de maison à la famille Weiss, qui débarqua à Marseille avant d'être transférée à Sainte-Livrade. A 91 ans, Thi Ly Weiss est toute fluette. Elle est mère de neuf enfants, six nés au Vietnam, trois en France. Dans les veines des Weiss coulent du sang vietnamien, japonais et alsacien. La famille vient de Haiphong, un grand port du delta du fleuve Rouge. Dans les atlas coloniaux, la ville était surnommée la « Venise du Tonkin ».

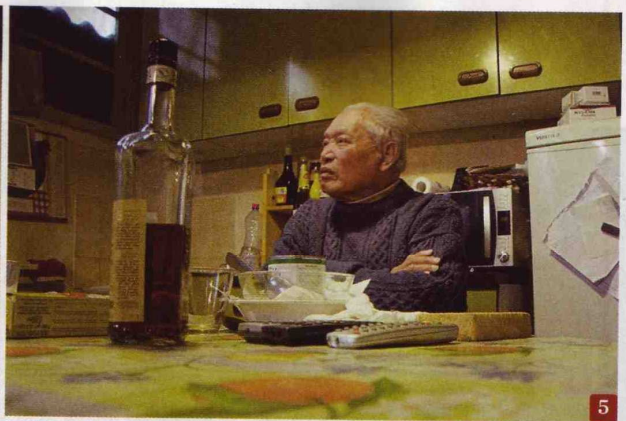
M. Weiss travaillait dans les douanes. Puis la vie a basculé. Au CAFI, il a fallu s'entasser à onze dans une salle à manger-cuisine et trois chambres. Le père a trouvé du travail dans les services administratifs du camp. La mère aux champs. Haricots,

fraises, prunes... : quelques francs de l'heure, souvent payés de la main à la main. « Les enfants allaient à l'école du camp. Puis ils étaient orientés vers un CAP », se rappelle Jacqueline, arrivée à l'âge de 10 ans. Pour elle, ce fut le secrétariat. Un jour, sa belle-famille, en voyant le sinistre décor de son enfance, s'est exclamée : « C'est un camp de concentration, ici ! » Alors, aujourd'hui, elle est contente que sa mère connaisse « pour la fin de sa vie, un peu de confort, même si ça arrive bien tard ». Thi Ly Weiss, elle, ne s'est jamais plainte. Elle ne va pas commencer à le faire aujourd'hui. Seul un sourire très doux illumine son visage.

Emilienne Coursier est aussi une enfant du CAFI. « Quand je suis descendue du bus, j'ai eu l'impression d'entrer en prison. » Sa mère, Marthe, 90 ans, a été relogée en février. Sur les murs du salon, des photos d'un beau militaire eurasien, son mari. Emilienne Coursier remonte le fil de sa « vie d'avant ». La grande maison à colonnades, les domestiques, les nurses pour les nombreux enfants. Onze en tout. A l'époque, sa mère ne touchait pas une assiette. « Elle était fille de commerçants aisés, vous comprenez », explique Emilienne. En arrivant en France, il a fallu tout apprendre. « On s'est résignés et on s'est débrouillés », résume Emilienne. « Remuer des souvenirs, pour quoi faire ? », ➡



1 et 2. Vuong Cazes, 89 ans, organise chez elle des cérémonies bouddhistes. Elle devrait être relogée d'ici un an ou deux, et sa fille Anna (à droite) souhaiterait qu'elle obtienne une surface suffisante pour conserver son autel domestique. **3.** En 1956, près de 1 200 personnes ont été installées dans les baraquements de cet ancien camp militaire, faits de briques, de tôle et de carton.



4-5. Chez Charles-Pierre Maniquant, 83 ans, ancien militaire, quelques photos jaunies témoignent de sa participation aux guerres coloniales. **6.** Trente-deux nouveaux logements ont déjà été construits sur le site même du camp, à la place des vieux baraquements. **7-8.** Marthe Coursier, 90 ans, est veuve depuis son arrivée en France, en 1956. Au mur, des photos de sa jeunesse.

« C'est un peu tard, quand même. Surtout pour les vieux. Nos parents ont été oubliés. »

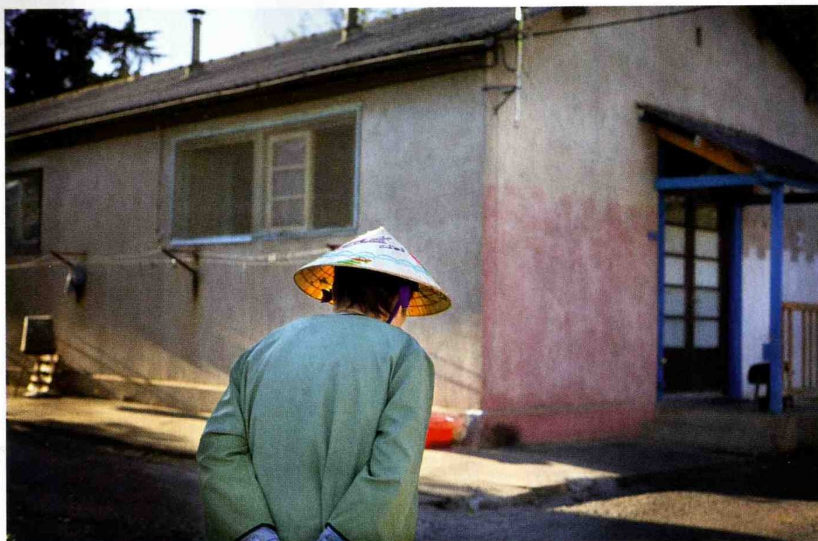
DOMINIQUE GAILLARD, ALIAS DOMINO

conclut Marthe. Chez les Coursier, on ne veut pas laisser de place à la nostalgie.

Dans son pavillon flambant neuf, Dominique Gaillard aime, lui, se remémorer le passé. « Domino » (pour les amis) est un enfant d'« ayants droit ». Et le CAFI, il l'a tellement dans la peau qu'il est revenu y passer ses vieux jours. Ce fils d'un père eurasien et d'une mère vietnamienne est arrivé en France en mai 1956. A 8 ans, l'exil a un air de colonie de vacances. L'installation est spartiate. « On distribuait à tout le monde le même équipement : lits en fer, matelas rembourrés de paille, vaisselle... »

De son enfance en terre de France, Domino ne veut pourtant se souvenir que du meilleur. « La piscine, les copains, les séances ciné au CAFI... C'était une ville dans la ville. Avec ses deux épiceries, son école, et même son "16^e arrondissement" », plaisante ce chauve jovial. Dans cette portion un peu plus verdoyante du camp, tous les baraquements sont aujourd'hui murés. La pagode comme l'église du camp ne rouvrent qu'à de rares occasions. Pourtant, Domino est revenu vivre sur son bout de CAFI, « pour retrouver une ambiance, des souvenirs, une grande famille ». Alors, bien sûr, « la destruction lui fait quelque chose » mais « il vaut mieux tard que jamais », estime cet ancien conducteur de métro parisien, avant d'ajouter : « C'est un peu tard quand même. Surtout pour les vieux. Nous, les gosses, nous nous sommes vite adaptés, et je remercie la mère patrie de nous avoir permis d'aller à l'école, de travailler... Mais nos parents ont été oubliés. »

De l'autre côté du camp, chez M^{me} Cazes, le temps s'est arrêté. Assise dans son fauteuil d'osier, un collier de prières à la main, Vuong Cazes, très coquette dans son chemisier de soie et ses bijoux de jade, n'entend pas les bruits des tracteurs. Claudine et Anna, deux de ses dix enfants, font tout pour que les tumultes du présent ne traversent pas ses murs. Fervente bouddhiste, cette femme de 89 ans a aménagé dans sa maison une petite pagode personnelle.



Une des « mamies » du Moulin du Lot, comme on les appelle ici, fait sa promenade matinale, qui la mène devant un ancien bâtiment administratif du camp.

L'autel des ancêtres, avec ses offrandes aux défunts, est méticuleusement entretenu. D'origine franco-chinoise et vietnamienne, les Cazes ne souhaitent qu'une chose, « voir leur mère finir tranquillement ses jours dans sa maison ». « La destruction du camp nous mine », explique Claudine, aide-soignante dans une maison de retraite. C'est une partie de notre vie qui s'en va. Il aurait fallu faire tout ça il y a trente ans ou alors attendre que les vieux s'éteignent. Ils ont déjà connu le déchirement de l'exil et maintenant on veut les déraciner de nouveau. »

TEL UN TARZAN D'HANOÏ

Le quotidien est aussi couleur sépia dans le deux-pièces de Charles-Pierre Maniquant, 83 ans. Plafond en carton et murs sans isolation d'origine. L'hiver, malgré un poêle à charbon et un radiateur électrique, le vieil homme admet qu'il ne fait pas chaud. Dans un petit appartement à l'extérieur, il s'est installé une salle de bains. Pourtant,

Charles-Pierre Maniquant ne se plaint pas. « Ici, ce qui me plaît, c'est l'ambiance vietnamienne. » Militaire de carrière, il a fait toutes les guerres coloniales de la France, l'Indochine puis l'Algérie. Sur ses murs, de vieilles photos jaunies témoignent de ses batailles. Du « temps heureux de l'Indochine française », il n'a qu'une seule trace. Un cliché noir et blanc, pris en juillet 1951, le représentant, en maillot de bain, perché dans un arbre, tel un Tarzan d'Hanoï.

Rapatrié en 1966, il a atterri à Sainte-Livrade avec une petite retraite militaire. Il a travaillé ensuite à l'usine de chaussures du camp. Si sa santé le lui permet, il retournera peut-être l'année prochaine « au pays » pour la première fois. En attendant, pour garder la forme, il se prépare des décoctions de ginseng dans sa petite cuisine avec, en fond musical, « Paris by night », une émission de variétés vietnamienne. Finira-t-il ses jours dans sa maison pleine de courants d'air ? « Je ne fais pas partie des personnes prioritaires », se contente-t-il de dire.

La démolition des baraquements est prévue en trois tranches. Trente-deux nouvelles maisons viennent d'être livrées. Deux autres lots d'une centaine de logements doivent encore être réalisés, après quoi l'ancien camp sera rasé. Quand exactement ? Personne ne semble chercher à le savoir. Peut-être parce que tous ces réfugiés d'Indochine craignent de laisser plus que des pierres dans les gravats du vieux CAFI. ■

repères
1887 Création de l'Indochine française (actuel Vietnam, Laos, Cambodge).
Déc. 1946 Début de la guerre

d'Indochine.
Mai 1954 Défaite de l'armée française face au vietminh à Dien Bien Phu.
21 JUILL. 1954 Accords de Genève.
1956 30 000 rapatriés débarquent en métropole.